

Karel Čapek

***Trois enquêtes
du commissaire
Bartošek***

TRADUIT DU TCHÈQUE
PAR PATRICK VIRET



Club Samizdat

Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent ses ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



*Ce livre est en copyleft.
Le traducteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*

Karel Čapek

***Trois enquêtes
du commissaire
Bartošek***

TRADUIT DU TCHÈQUE
PAR PATRICK VIRET

Club Samizdat

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Le meurtre escamoté	9
L'affaire de l'enfant.....	25
Les traces	45
Parcours du livre voyageur.....	64

PRÉFACE

Né en 1890, Karel Čapek, grand ami du premier président tchécoslovaque, Tomáš Garrigue Masaryk, eut la présence d'esprit de mourir à mi-chemin entre les accords de Munich et l'entrée des Allemands à Prague, contrairement à son frère, le peintre Josef Čapek, qui disparut au camp de Bergen-Beltsen.

C'est d'ailleurs à ce frère que le monde doit un mot devenu commun : *robot*, qui apparut pour la première fois dans une pièce de Karel Čapek, *R.U.R.*, créée à Prague en 1921, avant d'être reprise à New York dès l'année suivante.

Pionnier de la science-fiction¹, visionnaire – la pièce *La Maladie blanche* (1937) n'est

1 Son roman *Válka s Mloky* (1936) – en français, *La Guerre des Salamandres* – est un classique du genre.

pas sans rappeler une pandémie récente –, traducteur du français (Apollinaire), photographe, féru de jardinage, journaliste, Karel Čapek fut, à partir de 1921, rédacteur aux *Lidové Noviny*, un quotidien qui vient d'ailleurs pratiquement de fermer boutique. C'est dans ses colonnes qu'il fit paraître, de janvier à septembre 1929, les 24 « contes de l'autre poche », ceux de « la première poche » étant publiés la même année par la maison d'édition Aventinum.

Personnage central de trois nouvelles, le commissaire Bartošek passa d'une poche à l'autre. Notons que dans l'une de ces nouvelles, *Les Traces* – conte tiré de la première poche –, Čapek revisite une énigme chez lui récurrente puisqu'une nouvelle précédente, sinon deux, s'en inspirait déjà, mais sur un mode plus fantastique. C'est d'ailleurs cette précédente version que Čapek vise directement en faisant dire à son personnage, Monsieur Rybka : « *J'ai lu une fois quelque sornette où il était question d'une trace de pas dans la neige, mais, ici, il y en a toute une suite.* »

Patrick VIRET

LE MEURTRE ESCAMOTÉ

Ça me rappelle une affaire, dit Monsieur Houdek, elle aussi mûrement réfléchie et bien préparée; mais je pense qu'elle ne vous plaira pas, parce qu'elle n'a ni fin ni dénouement. Si ça ne vous amuse pas, vous me le direz, et moi j'arrêterai.

Comme vous le savez peut-être, j'habite dans la rue Krucemburská à Vinohrady. C'est une de ces petites rues transversales où il n'y a pas une auberge, pas même une laverie ou un marchand de charbon et où l'on se couche à dix heures, hormis ces patachons qui écoutent la radio chez eux et qui, par conséquent, ne vont pas au lit avant onze heures.

En ce qui concerne les habitants, nous sommes pour la plupart de paisibles contribuables ou des employés de classe intermé-

diaire, quelques aquaristes, un cithariste, deux philatélistes, un végétarien, un spirite et un voyageur de commerce, qui est bien sûr théosophe. Autrement, il n'y a là que des logeuses, chez lesquelles habitent les uns et les autres dans une chambre propre, élégamment agencée, avec petits-déjeuners, selon les termes de l'annonce.

Une fois par semaine, toujours le jeudi, le théosophe ne rentre qu'à minuit, parce qu'il participe à quelque exercice spirituel; le mardi, deux de ces aquaristes rentrent chez eux autour de minuit parce qu'ils ont une réunion à l'association Aquarium et, au pied du lampadaire, ils se querellent au sujet de cyprinodontidés et de poissons rouges. Il y a trois ans, un ivrogne a même parcouru la rue; mais on a pensé qu'il était de Košíř et qu'il s'était simplement trompé de chemin. En plus, tous les jours à minuit moins le quart rentrait chez lui un certain Russe nommé Kovalenko ou Kopytenko, un homme de petite taille, mais arborant une barbe du genre clairsemée, lequel logeait chez Madame Janská au numéro 7.

De quoi vivait ce Russe, on l'ignore ; mais jusqu'à cinq heures de l'après-midi il traînait chez lui, puis, avec une serviette, il gagnait la station de tramway la plus proche et descendait en ville ; à onze heures quarante-cinq précisément il sortait du tram à la même station et s'engageait dans la rue Krucemburská. Quelqu'un a affirmé ensuite qu'à partir de cinq heures de l'après-midi ce Russe ne bougeait plus d'un café où il se disputait avec d'autres Russes.

Mais, selon d'autres, il ne pouvait pas être Russe, parce que les Russes ne rentrent jamais si tôt à la maison.

Un soir, c'était en février de cette année, je dormais déjà quand soudain il y eut cinq détonations. D'abord il me sembla que j'étais petit garçon et que je faisais claquer le fouet dans la cour de la maison, et j'étais heureux que ça claque autant.

Et puis je me suis réveillé d'un coup et j'ai compris que quelqu'un dans la rue tirait des coups de feu. Alors je vole à la fenêtre que j'ouvre et, en bas sur le trottoir juste devant

le numéro 7, je vois un homme allongé face contre terre avec une serviette à la main. Et voilà aussi que déjà des pas retentissent et qu'à l'angle apparaît un policier qui court vers cet homme et tente de le soulever; puis il l'a relâché en disant: «Sacré nom!» Et il a sifflé. À cet instant, à l'autre angle est apparu un second policier qui a couru vers le premier.

Bien sûr, j'ai vite enfilé mes chaussons et un gros manteau pour bondir dehors. Des autres immeubles sont sortis le végétarien, le cithariste, l'un des aquaristes, deux concierges et un philatéliste; les autres regardaient seulement des fenêtres en grelottant et en se disant: ce serait bien le diable que d'avoir quelque chose à gagner là-bas.

Au même moment, les deux policiers avaient retourné l'homme sur le dos.

«Mais c'est ce Russe, ce Kopytenko ou Kovalenko, qui habite ici chez Madame Janská, dis-je en claquant des dents. Il est mort?

— Je ne sais pas, dit un policier les bras ballants.

– Il faut appeler un docteur ! Comment pouvez-vous le laisser couché là ? grelotta le cithariste indigné.

– Nous devrions l’amener à à l’hôpital ! »

Nous étions déjà une douzaine, serrés les uns contre les autres en tremblant de froid et d’effroi tandis que les policiers, agenouillés près de la victime, déboutonnaient son col pour une raison quelconque.

À cet instant, un taxi s’arrêta à l’angle de l’avenue principale et le chauffeur s’approcha de notre attroupement pour jeter un coup d’œil ; il espérait sans doute quelque pochard à reconduire chez lui.

« Les gars, qu’est-ce que vous avez donc là ? nous demanda-t-il aimablement.

– Ils ont abattu quelqu’un, claqua des dents le végétarien. Mon vieux, chargez-le dddans le véhicule et transportez-le au centre de secours. Il est peut-être encore vivant !

– Mince, dit le chauffeur, moi je n’aime pas ce genre de clients. Bon, mais attendez, je vais me garer ici. »

Puis il regagna lentement son véhicule et avança jusqu’à nous.

« Alors, chargez-le-moi là-dedans », dit-il.

Les deux policiers soulevèrent le Russe et le firent entrer dans le taxi non sans peine. C'était pourtant une personne plutôt menue, mais les morts sont difficiles à manipuler.

« Alors, cher collègue, dit le premier policier au second, vous, vous allez avec lui et moi j'enregistre les témoins. Allez au centre de secours, chauffeur, mais sans traîner.

– Oui, vite, grogna le chauffeur, avec mes mauvais freins. »

Et il partit.

Le premier policier sortit alors un carnet d'une poche intérieure en disant : « Vous devez me donner vos noms, Messieurs ; c'est seulement pour le procès-verbal. »

Et puis il nous inscrivit l'un après l'autre dans son carnet avec une lenteur désespérante. Sans doute avait-il les doigts passablement gourds, mais nous, nous étions à nous geler comme des damnés.

Quand je suis revenu dans ma chambre, il était minuit moins cinq. Tout ce que je viens de raconter avait duré dix minutes.

Monsieur Taussig dans son coin, je le sais, pense qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans cette affaire; mais, Monsieur Taussig, dans une rue aussi convenable pareille affaire est un grand événement. Les rues les plus proches en quelque sorte profitent de cette célébrité en disant que ça s'est passé juste au coin; les rues qui sont un peu plus loin jouent l'indifférence, mais sachez qu'il n'y a que de la colère et de la jalousie à ce que ça ne se soit pas passé chez eux. De ce côté-là, on se contente d'un geste en disant: « Mais il paraît qu'on a à moitié tué quelqu'un là-bas, personne ne sait ce qu'il en est. »

C'est de la jalousie de bas étage.

Vous n'aurez pas de mal à imaginer comment nous tous, habitants de la rue, nous nous sommes jetés le lendemain sur le journal du soir.

D'une part nous voulions en apprendre davantage sur notre meurtre, d'autre part nous nous réjouissions vraiment qu'on écrive sur notre rue et notre affaire.

C'est connu que les gens ont une prédilection pour lire dans les journaux ce qu'ils

ont vu par eux-mêmes, ce dont ils ont été, comme on dit, les témoins oculaires ; supposons que sur la rue Újezd un cheval s'écroule avec pour conséquence une interruption de la circulation pendant dix minutes. Et que dans la presse il n'en soit pas fait mention, alors leur journal les met en colère, et ils martèlent la table avec, comme quoi là-dedans il n'y a rien de bon. C'est presque une offense que les journaux ne prennent pas en considération cette histoire, dont ils sont en quelque sorte les copropriétaires. La rubrique des faits divers, à mon avis, n'existe dans la presse que pour ces témoins oculaires, dont la colère pourrait peser sur les ventes.

Ce fut pour nous comme une douche froide qu'aucun journal du soir ne dise un mot de notre meurtre.

Ce ne sont pas les affaires en tout genre qui manquent, ni cette satanée politique, avons-nous grogné, ni même qu'un tramway a percuté une charrette, mais un meurtre pareil, motus ; vraiment ! à quoi ressemblent les journaux, c'est de la corruption pure et simple !

Mais ensuite le philatéliste s'avisa que la police avait dû demander aux journaux de ne pas mentionner cette affaire pour les besoins de l'enquête. Cela nous satisfit et nous captiva d'autant plus; nous étions fiers d'habiter dans une rue aussi importante et d'être peut-être appelés comme témoins dans une affaire à l'évidence aussi mystérieuse. Mais le lendemain il n'y avait toujours rien dans les journaux et personne de la police ne se présenta pour enquêter; et, plus étrange à nos yeux, personne ne vint non plus chez Madame Janská pour examiner la chambre du Russe ou au moins y apposer des scellés.

Cela commença presque à nous effrayer; le cithariste disait que la police devait vouloir étouffer l'affaire, qui sait de quoi il pouvait bien s'agir.

Et quand, le troisième jour, notre meurtre ne fut toujours pas mentionné, notre rue commença à s'indigner; elle n'allait pas en rester là, le Russe était l'un des nôtres et nous allions nous charger de sortir l'affaire au grand jour; et d'ailleurs notre rue est en butte à des brimades flagrantes, nous avons

un méchant pavement et un chiche éclairage public, et elle n'aurait certainement pas cet aspect pour peu qu'y demeurât un député ou quelqu'un de la presse ; mais voilà, une rue convenable n'a pas de protecteur.

Bref le mécontentement éclata spontanément et les voisins se tournèrent vers moi, en tant que personne indépendante et d'un certain âge, pour que j'aie à signaler au commissariat ce qu'il y avait de choquant avec ce meurtre.

Je suis donc allé voir le commissaire Bartošek ; je le connais un peu, c'est le genre mélancolique, qui ne se serait jamais remis d'un amour malheureux ; c'est suite à ce chagrin qu'il serait entré dans la police.

« Monsieur le Commissaire, lui dis-je, je viens seulement vous demander ce qu'il en est avec ce meurtre rue Krucemburská ; cela attire notre attention que ce soit ainsi tenu sous le boisseau.

— Quel meurtre ? dit le commissaire. Là, nous n'en avons pas ; c'est pourtant notre rayon. »

Je lui explique que, oui, c'est là l'autre jour dans la rue qu'ils ont abattu ce Russe Kopytenko ou Kovalenko. Il y avait pourtant là deux policiers, l'un nous a enregistrés comme témoins et l'autre a transporté le Russe au centre de secours.

« Ce n'est pas possible, dit le commissaire, nous n'avons là aucune déclaration. C'est une erreur. »

Je commençais à m'énerver.

« Mais, Monsieur le Commissaire, il y a au moins cinquante personnes à l'avoir vu et tous peuvent en témoigner ! Monsieur, nous sommes d'honnêtes citoyens ; si vous nous dites de tenir notre langue au sujet de ce meurtre, certains la tiendront même sans savoir pourquoi. Mais laisser quelqu'un se faire abattre ainsi, ça n'est quand même pas possible ; et nous, nous allons informer la presse.

– Écoutez, dit Monsieur Bartošek, et il commençait à avoir l'air si grave que cela m'a presque effrayé. S'il vous plaît, Monsieur, dites-moi bien dans l'ordre comment ça s'est passé. »

Alors je lui en ai fait le récit dans l'ordre ; et lui il devenait presque violet, comme s'il commençait à bouillir intérieurement ; mais, quand je suis arrivé au moment où le premier policier dit au second : « Cher collègue, vous, vous allez avec lui et moi, pendant ce temps, j'enregistre les témoins. » À ces mots, il a bruyamment soupiré et s'est écrié :

« Dieu merci, ce n'étaient pas nos gens ! Doux Jésus, Monsieur, pourquoi n'avez-vous pas appelé la police à cause de ces policiers. C'est pourtant une évidence que les policiers en uniforme ne se donnent jamais du "cher collègue" ! Les policiers en civil peuvent s'appeler ainsi, mais ceux qui portent l'uniforme, jamais de la vie. Sacré civil, espèce de "cher collègue" vous-même, vous auriez dû faire arrêter ces types !

— Pourquoi, s'il vous plaît, ai-je balbutié, accablé.

— Parce qu'ils ont abattu ce Russe, s'emporta le commissaire contre moi. Ou du moins ils y ont prêté main-forte ! Monsieur, depuis combien de temps habitez-vous la rue Krucemburská ?

– Neuf ans, ai-je dit.

– Alors, vous devriez savoir, Monsieur, qu'à onze heures quinze minutes la patrouille de police la plus proche ne se trouve qu'au niveau du marché ; la deuxième, à l'angle des rues Slezká et Perunova ; la troisième longe d'un pas réglementaire le numéro 1388 et ainsi de suite.

« Monsieur, de ce coin de rue d'où a surgi votre policier, le nôtre de policier peut surgir soit à 10 heures 48 minutes, soit ensuite à minuit 23 minutes, mais à un autre moment non, parce que là, à un autre moment, il n'y est pas ! Bonté divine, tous les voleurs savent pourtant ça, mais les riverains, eux, l'ignorent ! Vous vous imaginez que nous avons un policier derrière chaque coin de rue, c'est ça ?

« Monsieur, si à la minute dont vous parlez surgissait de votre satané coin de rue notre homme en uniforme, ce serait très grave, d'abord parce qu'au même moment il doit se trouver aux abords du marché conformément aux ordres, et ensuite parce qu'il ne nous aurait pas déclaré ce meurtre. Ce qui serait bien sûr gravissime.

– Mon Dieu, ai-je dit, mais qu'en est-il alors de ce meurtre ?

– C'est autre chose, dit le commissaire, apparemment calmé, il s'agit d'une très vilaine affaire, Monsieur Houdek ; derrière ça se tient un cerveau et une affaire politique d'une autre importance. Les sacripants, ils avaient bien préparé leur coup ! D'abord ils savaient à quelle heure le Russe rentrait chez lui, ensuite ils connaissaient les itinéraires de nos gens, enfin ils avaient besoin d'au moins deux jours avant que la police ne fût au courant, sans doute pour avoir le temps de disparaître ou de faire disparaître quelque chose. Vous commencez à comprendre ?

– Pas tout à fait, dis-je.

– Alors voyez-vous, m'expliqua le commissaire patiemment, ils ont habillé deux des leurs en policiers, qui attendaient au coin de la rue pour tirer sur le Russe ou jusqu'à ce qu'un troisième l'abatte. Vous, vous avez bien sûr été satisfaits en voyant que notre police modèle était sur place aussi vite.

« Attendez, comment le premier policier a-t-il sifflé ? songea-t-il soudain.

– Plutôt faiblement, j'ai dit; mais j'ai pensé que c'était d'avoir la gorge nouée.

– Aha, dit le commissaire, satisfait. En bref ils voulaient obtenir que vous ne déclariez pas ce meurtre à la police; vous savez, ça leur laissait le temps de disparaître en passant la frontière, Et le chauffeur aussi était certainement complice. Peut-être n'avez-vous pas en mémoire le numéro du véhicule?

– Nous n'avons pas fait attention au numéro, ai-je dit, penaud.

– Peu importe, dit le commissaire, certainement faux lui aussi; mais ça leur a permis de se débarrasser du cadavre du Russe. D'ailleurs ce n'était pas un Russe, mais un Macédonien nommé Protasov. Alors je vous remercie, Monsieur; mais à présent je vais vraiment vous demander de garder le silence sur toute cette affaire; vous savez, c'est dans l'intérêt de l'enquête. Bien sûr, il y a de la politique là-dessous; mais quelqu'un de très intelligent doit être derrière parce que, habituellement, Monsieur Houdek, ces attentats politiques se font très grossièrement. La politique, ce n'est même pas un vrai crime, ce

n'est qu'une espèce d'empoignade sauvage», dit le commissaire avec dégoût.

Il y eut ensuite une brève enquête; le motif du meurtre n'est pas connu, mais ils ont les noms des assassins, sauf que ceux-ci sont depuis longtemps à l'étranger. Et au final notre rue a tout simplement perdu son meurtre; c'est comme si quelqu'un avait arraché la feuille la plus célèbre de son histoire.

Si par hasard un étranger vient là, par exemple un habitant de l'avenue Fochova ou même quelqu'un de Vršovice, alors il se dit : « Oh, mais quelle rue sans intérêt ! »

Et personne ne nous croit quand nous nous vantons qu'un crime aussi mystérieux se soit commis chez nous.

Vous savez, les autres rues nous jalourent.

L'AFFAIRE DE L'ENFANT

Puisqu'on parle du commissaire Bartošek, dit Monsieur Kratochvíl, je me souviens d'une affaire qui n'a pas non plus été rendue publique ; c'est l'affaire de l'enfant.

Voilà qu'un jour au commissariat, Bartošek a vu surgir la femme d'un certain Monsieur Landa, conseiller des fermes d'État, une jeune dame dont les pleurs déchirants manquaient de la faire suffoquer.

Ému, malgré le nez enflé et la robe constellée de taches lacrymales, Bartošek la réconforta, si tant est qu'en soit capable ce vieux garçon, de surcroît policier.

« Mais doux Jésus, ma jeune dame, arrêtez, il ne va tout de même pas vous couper la tête, il va dormir tout son soûl et tout ira

mieux; et, en cas de scandale, Hochman viendra avec vous là-bas et lui en mettra une, mais vous, petite madame, vous ne devez pas donner prise à la jalousie de votre homme; et voilà. Pour que vous le sachiez, c'est comme ça qu'à la police on règle la plupart de ces tragédies familiales.»

Mais cette dame ne faisait que secouer la tête et pleurait au point que c'était pénible à regarder.

Bartošek fit une autre tentative.

«Ah! oui, bon sang, il vous a quittée n'est-ce pas! Écoutez, mais il reviendra, ce misérable salaud; faut-il qu'il compte à vos yeux pour que vous vous mettiez dans un état pareil pour ce vaurien.

– Mon-Monsieur, gémit la jeune dame, on vient de voler mon enfant dans la rue!

– Mais, allez, dit le commissaire, incrédule, qu'est-ce qu'ils feraient avec un enfant? Il est peut-être simplement allé faire un tour.

– Faire un tour, sanglotait la jeune femme, mais Rosalie n'a que trois mois.

– Aha, fit Monsieur Bartošek, qui n'avait aucune idée de l'âge auquel un enfant com-

menge à marcher. Et, s'il vous plaît, comment a-t-on pu vous le voler ? »

C'est ce qu'il finit par savoir, mais pas avant de l'avoir apaisée en jurant ses grands dieux de retrouver l'enfant à coup sûr.

Voilà comment ça s'était passé : Monsieur Landa était justement en déplacement professionnel dans des fermes d'État et Madame Landová voulait coudre un joli bavoir pour Rosalie ; et comme elle choisissait la soie pour le bavoir dans une mercerie, elle avait laissé Rosalie dehors dans sa poussette. En sortant, il n'y avait plus ni Rosalie, ni poussette.

C'est tout ce qu'il put apprendre de cette maman sanglotante au bout d'une bonne demi-heure.

« Oui, alors, Madame Landová, finit par dire le commissaire Bartošek, ça ne sera pas si grave, regardez, qui donc volerait un enfant ? C'est plutôt un garnement qui l'aura mis quelque part, j'ai déjà eu le cas. Je pense que ce genre de marmot n'a aucune valeur marchande, généralement ça ne se vend pas ; mais ce n'est pas le cas de la poussette, et

la couette – il y avait bien une couette? – ça a aussi un prix; ce genre de choses peuvent se voler. Je pense que le voleur n'en avait qu'après la poussette et la couette; je dirais qu'il s'agit d'une femme, parce qu'un homme avec une poussette serait peut-être un peu voyant. Ainsi elle, cette femme, a abandonné l'enfant quelque part, dit Bartošek se voulant rassurant, parce que, je vous le demande, qu'est-ce qu'elle en aurait fait? Moi je pense que, dès qu'on l'aura trouvée, on vous rapportera déjà cette petite fille aujourd'hui.

– Mais si Rosalie a trop faim, se désolait la jeune maman, elle aurait déjà dû boire!

– Nous lui donnerons à boire, promit le commissaire; vous n'avez plus qu'à rentrer à la maison.» Et il appela un agent en civil pour raccompagner la pauvre dame chez elle.

L'après-midi le commissaire sonna lui-même chez la jeune femme.

«Alors Madame Landová, déclara-t-il, nous aurions déjà la poussette; maintenant il ne nous manque que l'enfant. La poussette,

on l'a retrouvée vide dans le couloir d'une demeure, où il n'y a aucun enfant. Une dame s'est présentée à la concierge avec pour seule intention d'allaiter l'enfant ; oui et après elle est partie.

« Sacrée affaire, dit-il en secouant la tête, alors ça n'est malgré tout que la même que cette personne voulait voler et rien d'autre. Moi je pense, chère Madame, que si cette personne tenait tant à cet enfant, elle ne le mangera pas et ne lui fera aucun mal ; bref, vous pouvez ne pas être inquiète, et voilà.

– Mais moi je veux retrouver ma Rosalie, hurla Madame Landová, désespérée.

– Alors, Madame, vous devez nous donner une photo ou une description de cet enfant, dit le commissaire fraîchement.

– Mais, Monsieur le Commissaire, pleura la jeune dame, vous savez qu'on ne doit pas photographier les enfants durant leur première année ! On dit que ça n'est pas bon, il paraît qu'ensuite l'enfant ne veut plus grandir.

– Hum... Alors, au moins, décrivez-nous précisément la petite », dit le commissaire.

Ce que fit alors cette maman sans épargner les détails; Rosalie aurait de si jolis petits cheveux, et un petit nez, et de si beaux petits yeux, et elle pèse 4 490 grammes, et elle aurait un si joli petit derrière, et des petits plis sur ses petites jambes.

«Quels petits plis? demanda le commissaire.

– Ceux qui appellent les baisers, pleura la maman, et de si mignons petits doigts, et comme elle sourit à sa maman.

– Mais, doux Jésus, Madame, tonna Monsieur Bartošek, c'est quand même pas d'après ça qu'on peut la reconnaître. A-t-elle quelque signe particulier?

– Elle a des rubans roses à son bonnet, sanglota la jeune dame.

– Enfin! toutes les petites filles ont des rubans roses.

– Pour l'amour du ciel, Monsieur, retrouvez-moi ma Rosalie!

– Et comment sont ses dents? demanda Monsieur Bartošek.

– Absentes, car elle a à peine trois mois! Si vous saviez comme elle sourit à sa maman!»

Madame Landová tomba à genoux :
« Monsieur le Commissaire, dites que vous
me la retrouverez.

– Eh bien, nous allons chercher, gro-
gna Monsieur Bartošek, embarrassé. Je vous
en prie, levez-vous ! Voyez, pourquoi cette
personne l'a volée, c'est toute la question.
Pouvez-vous me dire à quoi ça sert, pareil
nourrisson ? »

Madame Landová le regarda en écarquil-
lant les yeux.

« C'est pourtant la plus belle chose au
monde, expliqua-t-elle. Comment, Mon-
sieur, vous n'avez donc en vous aucun senti-
ment maternel. »

Monsieur Bartošek ne voulut pas avouer
cette carence et dit tout à trac : « Moi, je
pense que pour voler ce marmot ça ne peut
être qu'une mère ayant perdu son propre
enfant et qui en veut un autre. Vous savez,
c'est comme à l'auberge quand quelqu'un
prend votre chapeau : alors, vous, vous en
choisissez un autre avant de sortir.

« Donc, j'ai déjà fait passer la consigne
de me communiquer identité et adresse cor-

respondant au décès d'un bambin de trois mois; et nos gens iront regarder sur place, vous comprenez? Parce que, pardonnez-moi, ce n'est pas d'après votre description qu'on la reconnaîtra.

— Mais moi, je la reconnaîtrai », sanglota Madame Landová.

Le commissaire haussa les épaules.

« Mais pourtant, dit-il méditatif, je jure-rais que cette bonne femme a volé le mioche pour quelque profit matériel. On vole très rarement par amour, chère Madame. La plupart du temps c'est pour de l'argent. Mais, bon Dieu, arrêtez de pleurer! Nous ferons pour vous tout notre possible. »

De retour au commissariat, Monsieur Bartošek dit à ses gens: « Écoutez, qui parmi vous aurait un loupot de trois mois? Envoyez-le-moi ici. »

Alors, l'épouse d'un policier lui apporta son plus jeune. Le commissaire le fit démail-
loter et dit: « Mais c'est mouillé. Tiens, ça a des poils sur la tête et ça a aussi des petits plis — ça serait le nez, non? — et des dents ça

n'en a pas non plus. S'il vous plaît, Madame, à quoi se reconnaît un nourrisson comme celui-ci ? »

L'épouse du policier pressa son dernier-né sur sa poitrine.

« Mais c'est ma poupée, dit-elle fièrement. Comment donc, Monsieur le Commissaire, vous ne voyez pas que c'est le portrait de son père ? »

Sans conviction, le regard du commissaire se porta sur l'agent Hochman qui, avec ses moustaches hérissées et son museau froncé, grimaçait à son rejeton en lui faisant « tititi » de son doigt épais et en disant « Wouaf, wouaf, petit chiot ».

« Oui, moi je ne sais pas, grogna le commissaire, le nez me semble un peu différent, mais peut-être que ça va encore pousser. Écoutez, moi je vais aller au parc regarder à quoi ressemblent les bébés. C'est vrai qu'on remarque au premier coup d'œil toutes sortes de pickpockets et de canailles, mais enfin ce genre d'alevin emmailloté ce n'est pas notre affaire.

Une heure après, Bartošek revint, affligé.

«Écoutez, Hochman, dit-il, mais c'est terrible, tous ces enfants sont pareils. Alors, comment faire une description? "On recherche un poupon de trois mois, de sexe féminin. Il a des petits cheveux, un petit nez, des petits yeux et des petits plis sur ses petites fesses; signe particulier: il pèse 4 490 grammes." Ça suffit?

– Monsieur le Commissaire, dit Hochman sérieusement, je ne préciserais pas les grammes; ce genre de puce, ça pèse tantôt plus, tantôt moins, ça dépend de leurs selles.

– Doux Jésus, se lamenta le commissaire, mais comment je devrais savoir tout ça? Les bébés, c'est quand même pas notre domaine!

«Écoutez, dit-il soudain avec soulagement, pourquoi ne pas refiler ça à quelqu'un d'autre, par exemple à La Protection de la mère et de l'enfant!

– Uniquement parce qu'il s'agit d'un vol, objecta l'agent.

– C'est vrai, grogna le commissaire. Seigneur, si on avait volé une montre ou autre chose de raisonnable, alors je saurais quoi

faire avec ça ; mais, mon vieux, comment se recherchent les enfants volés, je n'en ai pas la moindre idée. »

Au même moment, la porte s'ouvrit sur un agent amenant Madame Landová en pleurs.

« Monsieur le Commissaire, déclara-t-il, cette dame dans la rue a voulu arracher un nourrisson des bras d'une autre dame et a provoqué une échauffourée et tout un ramdam. Alors je l'ai embarquée.

– Mais c'était ma Rosalie, gémit la jeune dame.

– Ce n'était pas Rosalie, dit l'agent. Il s'agit de Madame Roubalová, de la rue Budečská, et son enfant est un garçon de trois mois.

– Alors, vous voyez, malheureuse créature, commença à fulminer Monsieur Bartošek. Si vous interférez encore une fois, on vous en fera voir de toutes les couleurs, vous comprenez ?

« Attendez, pensa-t-il soudain, comment l'appellez-vous ?

– On l'appelle Rosalie, sanglota la maman. Doudou, Dydydy, Petit bout, Pous-

sinette, Petit bout de chou, petit ange, petite fille à son papa, petite fille à sa maman, ma puce, petit bisou, Zézette, mon petit insecte, mon petit oiseau, mon trésor.

– Elle reconnaît tous ces noms ? demanda le commissaire, ébahi.

– Elle comprend tout, assura la maman en larmes. Et alors elle vous sourit quand on lui dit : “Wiouafwouaf, bouboubou, tydlymydli ou tititi”.

– Ça ne nous sera pas d’un grand secours, nota le commissaire. Je dois malheureusement vous dire, Madame Landová, que nous avons fait chou blanc. Il n’y avait pas votre Rosalie dans les familles où le décès d’un enfant avait été déclaré ; nos gens en ont fait le tour. »

Madame Landová regarda fixement devant elle. « Monsieur le Commissaire, lança-t-elle avec une soudaine lueur d’espoir, je donnerai 10 000 à qui me rendra Rosalie ! Offrez une récompense de 10 000 à qui vous mettra sur la trace de mon enfant !

– Moi je ne ferais pas ça, chère Madame, dit Monsieur Bartošek, sceptique.

– Vous n’avez aucun sentiment, éclata la jeune dame. Je donnerai la terre entière pour ma Rosalie.

– Bon, comme vous voulez, grogna Monsieur Bartošek, renfrogné. Je vais l’annoncer, mais, pour l’amour du ciel, ne vous mêlez plus en aucune façon de ce qui nous concerne.»

«C’est une affaire difficile, soupira-t-il dès que la porte se fut refermée sur elle. Attendez, moi je sais ce qui va se passer maintenant.»

Et c’est ce qui s’est passé : le jour suivant, trois policiers en civil apportèrent chacun une petite brailarde de trois mois.

Et un autre, c’était Pištora, ne fit que passer la tête derrière la porte avec un large sourire : «Monsieur le Commissaire, ça ne pourrait pas être un petit garçon ? Je pourrais avoir un petit garçon, et pour pas cher !

– Voilà le résultat de la récompense, pesait Monsieur Bartošek. Nous allons finir par avoir tout un hospice pour enfants trouvés. Maudite affaire !»

Maudite affaire, rageait-il en regagnant sa garçonnière. J'aimerais bien savoir comment nous retrouverons ce mioche à présent.

En arrivant chez lui, il trouva sa femme de ménage, une sacrée bonne femme du genre fort en gueule, émerveillée et rayonnante.

« Monsieur le Commissaire, venez voir tout de suite votre Baryna », dit-elle en guise de salut.

Il faut que vous sachiez que Monsieur Bartošek tenait de Monsieur Justitz une chienne boxer de race, Baryna, laquelle s'était oubliée avec un quelconque chien-loup.

Vous savez, moi, ça m'étonne toujours que ces différentes races de chien se reconnaissent mutuellement tout à fait en tant que chiens. Moi, je ne comprends pas selon quoi un barzoï reconnaît qu'un teckel est aussi un chien. Nous, les humains, nous ne nous différencions que par la langue ou la foi et en même temps nous pouvons nous entredévorer.

Alors que cette Baryna a eu neuf chiots avec ce chien-loup et qu'elle est couchée au

milieu d'eux, remuant la queue et souriant béatement.

« Regardez, claironna la femme de ménage, comme elle est fière de ses chiots, comme elle pose avec eux, cette rosse ! Eh oui, comme toutes les mamans ! »

Monsieur Bartošek réfléchit et dit : « C'est vrai, Matko ? Les mamans font ça ? »

– Plus vrai que vrai, proclama la femme de ménage, Vous n'avez qu'à essayer de complimenter n'importe quelle mère pour son enfant.

– C'est intéressant, grogna Monsieur Bartošek. Attendez, on va essayer. »

Alors, le jour suivant, toutes les mères du grand Prague furent presque en extase. Comme elles sortaient avec leur enfant dans sa poussette ou tenu dans leurs bras, elles étaient abordées par un policier en uniforme ou un monsieur portant chapeau melon qui faisait des grimaces à leurs ravissants bambins en les tapotant sous le menton.

« Quel beau bébé vous avez, Madame, disaient-ils aimablement. Quel âge a-t-il ? »

Bref ce fut pour toutes les mamans un jour de joie et de fierté.

Et il était déjà onze heures du matin quand un agent en civil amena au commissaire Bartošek une femme blême et tremblante.

«Alors, nous la tenons, Monsieur le Commissaire, déclara-t-il en faisant son rapport. Je l'ai rencontrée avec sa poussette et quand je lui ai dit: "Tiens, vous avez un bébé ravissant, quel âge a-t-il donc?" Alors, elle m'a fusillé d'un regard particulièrement méchant et elle a caché l'enfant derrière un voile. Alors je lui ai dit: "Venez avec moi, Madame, et ne faites pas d'histoires."»

– Courez chez Madame Landová, dit le commissaire. Et vous, vous allez me dire, pour l'amour de Dieu, pourquoi vous avez volé cet enfant?»

Cette personne ne nia pas longtemps, après avoir commencé par se contredire. C'était une fille célibataire qui avait eu sa petite fille avec un monsieur. Son enfant souffrait un peu du ventre les derniers jours et il avait passé deux nuits à pleurer. La troi-

sième nuit, cette femme lui donna le sein dans son lit et s'endormit en même temps ; et le matin à son réveil, il paraît que l'enfant était bleu et qu'il était mort.

«Moi, je ne sais pas comment c'est possible, dit Monsieur Kratochvíl, exprimant un doute.

– C'est possible, intervint dans le récit le docteur Vitásek. D'abord, la mère manquait de sommeil, ensuite l'enfant avait sans doute une gastrite et avait refusé le sein pendant deux jours. C'est pour ça que le sein était très lourd, et, quand la mère s'est endormie, il a glissé sur le nez de l'enfant qui s'est étouffé. Ça peut arriver, après tout. Mais continuez.

– Alors, ça s'est peut-être passé comme ça, poursuit Monsieur Kratochvíl. Le matin, ayant constaté le décès de son enfant, cette femme est allée le déclarer à la cure ; mais sur le chemin elle a vu la poussette de Madame Landová, et l'idée lui est venue qu'avec un autre enfant le monsieur continuerait à lui verser une pension. À part ça, dit Monsieur

Kratochvíl rougissant et embarrassé, il paraît que la pression du lait était terrible. »

Le docteur Vitásek hocha la tête. « Ça aussi, c'est vrai », dit-il.

« Vous savez, s'excusa Monsieur Kratochvíl, je ne m'y connais pas en cette matière. Ce sont donc les raisons pour lesquelles elle a volé cet enfant avec la poussette, poussette qu'elle a abandonnée dans le couloir d'un immeuble étranger; elle a ramené Rosalie chez elle à la place de la petite Denise. Mais cette femme devait être bizarre, sinon folle, parce qu'en attendant elle avait mis son enfant mort dans la glacière. Elle aurait voulu l'enterrer ou le déposer quelque part, mais n'en aurait pas eu le courage. »

Entretemps, Madame Landová était arrivée.

« Alors, jeune maman, lui dit Monsieur Bartošek, voilà votre moucheron. »

Les larmes baignaient le visage de Madame Landová.

« Mais ce n'est pas Rosalie, lança-t-elle, Rosalie avait un autre bonnet.

— Tonnerre, cria le commissaire, démailotez-la. »

Et quand elle fut couchée sur son bureau, il la souleva par les jambes et dit: «Alors, regardez comme elle a des petits plis sur ses petites fesses!»

Mais Madame Landová était déjà tombée à genoux et elle embrassait les mains et les pieds du bambin.

«Ma Rosalie, criait-elle en larmes, mon petit oiseau, Dydydy, petite vilaine, petite chose à sa maman, mon trésor...

– S'il vous plaît, Madame, dit Monsieur Bartošek renfrogné, arrêtez ou sur mon âme je me marie. Et ces dix mille, donnez-les à des mères célibataires, compris?

– Monsieur le Commissaire, dit Madame Landová avec solennité, bercez l'enfant et bénissez-le.

– C'est indispensable? grogna Monsieur Bartošek. Comment ça se prend? Aha. Mais regardez, elle commence à chialer. Tenez, prenez-la vite.»

Et voilà comment s'est finie l'affaire de l'enfant.

LES TRACES

Monsieur Rybka rentrait cette nuit à la maison de particulièrement bonne humeur, en premier lieu parce qu'il avait gagné sa partie d'échecs (ce fut un joli mat par le cavalier, se félicitait-il chemin faisant) et, en second lieu, parce que la neige fraîchement tombée crissait sous ses pas dans un pur et beau silence.

« Dieu, que c'est beau, pensait Monsieur Rybka. Une ville sous la neige, c'est aussitôt une toute petite ville, comme une bourgade d'antan – on pourrait presque croire aux veilleurs et aux diligences ; c'est étrange comme la neige paraît ancestrale et champêtre. »

Crisse, crisse, Monsieur Rybka se cherchait une trajectoire encore vierge pour la seule joie de ce crissement. Et comme il habi-

tait une petite rue tranquille avec des jardins, les traces diminuaient au fur et à mesure qu'il marchait. Tenez, ici, devant cette porte, des chaussures d'homme et des souliers féminins se retiraient. « Vraisemblablement des époux. Est-ce qu'ils sont jeunes? », se dit Monsieur Rybka avec douceur comme s'il avait l'intention de les bénir. Là, un chat traversait rapidement en laissant des traces dans la neige, semblables à des petites fleurs. « Bonne nuit, minou, tu vas te geler les pattounes. »

Et voilà qu'il n'y avait plus à présent, pour toute ligne, que les seules traces profondes d'un homme, une chaîne de pas droite et nette, œuvre d'un passant solitaire.

« Quel est donc le voisin qui est passé par là? se demanda Monsieur Rybka avec un intérêt amical. Il passe là si peu de gens. Pas même le sillage d'une auto dans la neige. Nous sommes ici en marge de la vie; dès que j'aurai atteint la maison, la petite rue tirera son gros édredon blanc jusqu'au nez et aura l'air de n'être plus qu'un jouet pour enfants. Dommage qu'au matin la bonne femme des

journaux nous piétinera ça ; elle laissera des empreintes en tous sens, comme un lièvre. »

Monsieur Rybka s'arrêta soudain : précisément comme il voulait traverser la rue toute blanche pour rejoindre sa porte, il vit que ces mêmes traces de pas, qui l'avaient précédé ici, s'écartaient du trottoir et se dirigeaient vers sa porte de l'autre côté de la rue.

« Qui donc serait venu chez moi ? », se dit-il, décontenancé, en suivant des yeux ces traces nettes.

Il y en avait cinq ; et, juste au milieu de la rue, elles cessaient avec l'empreinte distincte d'un pied gauche. Après, il n'y avait plus rien que la neige vierge et immaculée.

« C'est fou, se dit Monsieur Rybka. Peut-être que cet homme est revenu sur le trottoir ! » Mais, aussi loin que portait le regard, le trottoir était recouvert d'une neige lisse et tendre sans le moindre pas humain.

« Eh bien, sapristi ! s'étonna Monsieur Rybka, les traces suivantes seront probablement sur l'autre trottoir ! » Et il s'écarta de cette suite de pas interrompue en faisant un arc de cercle ; mais, sur l'autre trottoir, il n'y

avait pas une seule empreinte et toute la rue luisait toujours d'une neige vierge et soyeuse, au point que cette pureté coupait le souffle. Personne n'était passé par ici depuis que la neige était tombée.

« C'est étrange... grommelait Monsieur Rybka. Le plus probable est que cet homme est retourné sur le trottoir en marchant à reculons dans ses propres pas ; mais il a dû alors marcher ainsi dans ses traces jusqu'au coin de la rue, parce qu'il n'y avait qu'une seule foulée à m'avoir précédé jusqu'ici, et bien dans ce sens-là. Mais pourquoi ce type aurait-il fait ça ? s'ébahit Monsieur Rybka. Et comment aurait-il pu, en allant à reculons, tomber exactement dans ses empreintes ? »

Il ouvrit la porte en hochant la tête et entra dans sa maison. Bien qu'il sût que c'était absurde, il regarda à l'intérieur de la maison s'il n'y avait pas quelques traces de neige. Évidemment, d'où sortiraient-elles ?

« Je n'ai fait peut-être que rêver », grogna Monsieur Rybka avec inquiétude et il se pencha par la fenêtre.

À la lumière d'une lanterne, il vit clairement dans la rue cinq traces de pas distinctes et profondes s'arrêtant au milieu de la chaussée. Et après, rien.

« Que la peste soit de cette chose, pensa Monsieur Rybka en se frottant les yeux. J'ai lu une fois quelque sornette où il était question d'une trace de pas dans la neige, mais, ici, il y en a toute une suite et, brutalement, rien. Où ce type a-t-il pu disparaître? »

Il commença à se déshabiller en secouant la tête mais, soudain, il en resta là, se dirigea vers le téléphone et appela le commissariat de police, la gorge serrée: « Allô, Monsieur le Commissaire Bartošek? S'il vous plaît, il y a là une chose étrange, très étrange. Si vous pouviez envoyer quelqu'un, ou si vous préférez venir vous-même. – C'est bien, moi je vous attendrai au coin. Je ne sais pas, moi, de quoi il s'agit. – Non, à mon avis, il n'y a aucun danger. Il s'agit simplement de ces traces de pas que personne n'a faites. – Je l'ignore à qui sont ces traces! Bon, alors je vous attends. »

Monsieur Rybka s'habilla et sortit à nouveau. Prudemment, il contourna les traces de pas et fit même attention de ne pas mettre le pied sur le trottoir. Il attendait le commissaire au coin de la rue en frissonnant de froid et d'énervement. Le silence régnait et la terre des hommes éblouissait l'univers.

« C'est si joliment calme ici, bougonnait, mélancolique, le commissaire Bartošek. Et on m'a amené une bagarre et un pochard. Pouah! – Alors, qu'est-ce qui vous arrive?

– Suivez ces traces, Monsieur le Commissaire, dit Monsieur Rybka d'une voix tremblante. C'est à deux pas d'ici. »

Monsieur le Commissaire s'éclaira avec une petite lampe électrique.

« C'était une grande perche, presque un mètre quatre-vingts, jugea-t-il d'après l'empreinte et la longueur du pas. Il était correctement chaussé, je crois que c'est du cousu main. Il n'était pas ivre et marchait d'un assez bon pas. Je ne vois pas, moi, ce qui vous déplaît dans ses traces.

– Ça, fit laconiquement Monsieur Rybka

en désignant la suite de pas interrompue au milieu de la rue.

– Ah ah!», fit le commissaire Bartošek et, sans détour, il se dirigea vers la dernière trace et s'accroupit en s'éclairant avec la petite lampe.

«Ce n'est rien, dit-il avec satisfaction, c'est une belle empreinte tout ce qu'il y a de normale. Le poids repose plutôt sur le talon ; si cet homme avait fait un autre pas ou un saut, le poids se serait reporté sur la pointe du pied, vous comprenez ? Et ça se verrait.

– Ça signifie donc..., demanda Monsieur Rybka captivé.

– Eh bien, dit le commissaire tranquillement, ça signifie qu'il n'est pas allé plus loin.

– Et où a-t-il disparu alors?», lança Rybka fiévreusement.

Le commissaire haussa les épaules. «Ça, je ne sais pas. Vous avez peut-être quelque soupçon à son sujet ?

– Quel soupçon ? s'ébahit Monsieur Rybka. Moi, je voudrais simplement savoir où il a disparu. Regardez, là, il a fait le dernier pas et où, bon Dieu, a-t-il fait le sui-

vant ? Il n'y a pourtant ici aucune autre trace !

– Je le vois, dit le commissaire sèchement. Et qu'est-ce que ça peut vous faire, où il est allé ? C'est quelqu'un de chez vous ? Vous êtes à la recherche d'une personne ? Alors, nom de Dieu, en quoi ça vous concerne par où il est passé ?

– Mais ça doit pourtant s'expliquer, bredouilla Monsieur Rybka. Vous ne pensez pas qu'il est peut-être allé à reculons dans ses propres traces.

– Absurde, grogna le commissaire. Quand un homme marche à reculons, il fait des pas plus courts et il avance avec les jambes davantage écartées pour assurer son équilibre. À part ça, il ne lève pas les jambes, de sorte qu'avec les talons il devrait imprimer dans la neige toutes les rainures. On n'a marché qu'une seule fois dans ces traces, Monsieur. Vous voyez pourtant comme elles sont nettes.

– Alors, s'il n'est pas revenu sur ses pas, insistait, opiniâtre, Monsieur Rybka, où a-t-il disparu ?

– C'est son affaire, grommelait Mon-

sieur le Commissaire. S'il n'a rien commis, voyez-vous, nous, nous n'avons pas le droit de nous mêler de ses affaires. Il nous faudrait avoir contre lui quelque plainte; alors, bien sûr, nous mènerions une enquête préalable.

— Mais comment un homme peut-il tout simplement disparaître au milieu de la rue? s'effraya Monsieur Rybka.

— Ça, vous devez attendre un peu, Monsieur, lui conseilla tranquillement le commissaire. Si quelqu'un a disparu, sa famille ou quiconque nous le déclarera dans quelques jours. Oui, et ensuite nous enquêterons à son sujet. Tant que personne n'a remarqué son absence, alors il ne nous concerne pas. Rien à faire.»

En Monsieur Rybka commençait à monter une colère sourde.

«Pardon, déclara-t-il d'un ton tranchant, mais moi je dirais que la police doit manifester un tant soit peu d'intérêt quand un piéton tranquille disparaît de but en blanc au milieu de la rue!

— Il ne lui est rien arrivé, l'apaisa Monsieur Bartošek. Il n'y a pas ici la moindre

trace d'une lutte quelconque. Si quelqu'un l'avait assailli ou enlevé, alors il devrait y avoir ici des traces en abondance. Je regrette, Monsieur, mais moi je n'ai pas là matière à intervention.

– Mais, Monsieur le Commissaire... »

Monsieur Rybka restait stupéfait.

« ... Alors, au moins, expliquez-moi...
C'est pourtant un mystère... »

– Oui, convint Monsieur Bartošek, pensif. Vous n'avez pas idée du nombre de mystères en ce monde. Chaque bicoque, chaque famille est un mystère. En venant ici, eh bien, dans cette petite maison là-bas, une jeune voix féminine sanglotait. Les mystères, Monsieur, ne sont pas notre affaire. Nous, nous sommes payés pour l'ordre. Vous vous figurez que nous enquêtons sur un voleur quelconque par curiosité ? Nous, Monsieur, nous enquêtons sur lui pour l'arrêter. L'ordre doit régner.

– Vous voyez, lança Monsieur Rybka. Et vous reconnaîtrez pourtant que ce n'est pas dans l'ordre des choses que quelqu'un au milieu de la rue... disons, s'élève dans l'air à la verticale, non ?

– Ça dépend de l'explication, fit le commissaire. Le règlement de police dit que, s'il y a danger de chute d'une certaine hauteur, l'homme doit être attaché. Pour cela, il y a en premier lieu l'avertissement et, ensuite, l'amende. Si cet homme s'est élevé comme ça dans l'air de son plein gré, alors bien sûr l'agent de police aurait dû l'avertir de s'attacher une ceinture de protection, mais il n'y avait sans doute pas là d'agent de police, dit-il sur un ton d'excuse. On en verrait les traces ici. Du reste, cet homme s'est peut-être éloigné d'une autre façon, non ?

– Mais laquelle? », fit aussitôt Monsieur Rybka.

Le commissaire Bartošek hocha la tête : « Difficile à dire. Peut-être quelque assumption ou l'échelle de Jacob, dit-il d'une manière vague. Il serait possible de considérer l'assumption comme un enlèvement si elle se faisait de force mais, moi, je pense que ça se passe habituellement avec l'assentiment de la personne en question. C'est possible que cet homme sache voler. Vous n'avez pas parfois l'impression de voler ?

L'homme, à ce moment, n'a fait que donner une petite impulsion avec la jambe et le voilà qui plane... Certains volent comme un ballon mais, moi, quand je vole en rêve, je dois par moments repousser la terre de la jambe. Je pense, moi, que c'est à cause de ces lourds vêtements et du sabre. Cet homme s'est peut-être endormi et a commencé à voler en rêve. Mais ce n'est pas interdit, Monsieur. Bien sûr, dans une rue fréquentée, un agent aurait dû l'avertir. Ou attendez, c'était peut-être de la lévitation. Eux, les spirites, croient en la lévitation, mais le spiritisme non plus n'est pas interdit. Un certain Monsieur Baudiche me disait qu'il avait vu de ses propres yeux un médium suspendu en l'air.

– Mais, Monsieur, dit Monsieur Rybka avec réprobation, vous n'y croyez pas! Ce serait quand même une sorte de violation des lois naturelles.»

Monsieur Bartošek haussa les épaules avec mélancolie. « Ça, moi, je connais, Monsieur. Les gens enfreignent toutes les lois et tous les décrets possibles. Si vous étiez policier, vous en sauriez davantage à ce sujet... »

Le commissaire agita la main. « Moi, je ne serais pas étonné qu'ils violent également les lois naturelles. Les gens sont de grandes canailles, Monsieur. Eh bien, bonne nuit ; on se gèle.

– Vous ne prendriez pas un verre de thé chez moi... ou de prune ? proposa Monsieur Rybka.

– Pourquoi pas. » Le commissaire bougonnait sur le même ton : « Vous savez, dans cet uniforme, on ne peut même pas entrer dans une auberge. C'est pourquoi les policiers boivent si peu. »

« Le mystère, poursuivit-il, assis dans un fauteuil et en regardant pensivement la neige qui fondait sur le bout de sa chaussure. Quatre-vingt-dix-neuf personnes seraient passées à côté de ces traces et n'auraient rien remarqué. Et vous-même, vous ne remarquerez pas quatre-vingt-dix-neuf choses qui sont sacrément mystérieuses. Nous ne connaissons rien à rien. Il n'y a que certaines choses qui ne soient pas mystérieuses. L'ordre n'est pas mystérieux. La justice n'est pas mysté-

rieuse. La police n'est pas mystérieuse. Mais chaque personne qui va dans la rue est déjà mystérieuse, parce que nous ne pouvons rien contre elle, Monsieur. Dès qu'elle volera quelque chose, alors elle cessera d'être mystérieuse, parce que nous l'enfermerons, et voilà; au moins, nous savons ce qu'elle fait et nous pouvons à tout moment jeter un coup d'œil sur elle par une sorte de petite fenêtre dans la porte, vous savez? Mettons, s'il vous plaît, que ces journalistes écrivent: "Mystérieuse découverte d'un cadavre!" Qu'est-ce qu'il y a de mystérieux quant à ce cadavre?

«Quand nous le trouverons, alors nous le mesurerons; et le photographierons; et le découperons. Nous, nous connaissons chaque fil qui est sur lui, nous savons ce qu'il a mangé en dernier, de quoi il est mort et toutes sortes de choses.

«De plus, nous savons que quelqu'un l'a vraisemblablement tué pour de l'argent. Tout est si clair et évident... À moi vous pouvez donner du thé très noir, Monsieur. Tous les crimes sont limpides, Monsieur. Nous en savons au moins le mobile et tout

ce qui s'y rapporte. Mais ce qu'il y a de mystérieux, c'est ce que pense votre chat, à quoi rêve votre bonne et pourquoi votre femme regarde si pensivement par la fenêtre. Tout est mystérieux, Monsieur, à part les affaires criminelles. Une quelconque affaire criminelle, c'est précisément un morceau identifié de la réalité, comme une tranche sur laquelle nous avons fait la lumière. Regardez, si je jetais un coup d'œil ici, j'apprendrais sur vous quelque chose, mais moi je regarde le bout de ma chaussure, parce que, officiellement, vous ne me concernez pas. C'est que nous n'avons aucune plainte contre vous», ajouta-t-il en sirotant le thé chaud.

«C'est une étrange idée, reprit-il au bout d'un moment, de penser que la police et, particulièrement, ceux de ses membres qui ne portent pas d'uniforme s'intéressent aux mystères. Nous, on se contrefiche de vos mystères. Nous intéresse ce qui n'est pas à sa place. Le crime, Monsieur, ne nous intéresse pas parce qu'il est mystérieux, mais parce qu'il est interdit. Nous ne pourchassons pas un fripon quelconque par intérêt intellec-

tuel ; nous, nous le pourchassons pour l'arrêter au nom de la loi.

« Écoutez, les balayeurs ne courent pas avec un balai pour lire des traces humaines dans la poussière, mais pour balayer et nettoyer toute cette saleté, dont la vie est ici la cause. L'ordre n'est pas le moins du monde mystérieux. Mettre de l'ordre est un sale travail, Monsieur, et celui qui veut faire le ménage doit se salir les mains. Excusez-moi, quelqu'un doit le faire, dit-il mélancolique, comme quelqu'un doit tuer les veaux. Mais tuer les veaux par curiosité, c'est de la brutalité. On doit le faire, parce que c'est son métier. Quand on a le devoir de faire quelque chose, au moins sait-on alors que l'on a le droit de le faire. Regardez, la justice ne doit faire aucun doute, comme la table de multiplication. Je ne sais pas si vous pourriez démontrer que chaque vol est mauvais, mais moi je vous démontrerais que chaque vol est interdit, parce que, dans tous les cas, je vous arrêteraï.

« Si vous semiez des perles dans la rue, alors un agent vous rappellerait à l'ordre

pour pollution de la voie publique. Mais si vous commenciez à faire des miracles, dans ce cas nous ne pourrions pas vous en empêcher, à moins que l'on puisse parler de scandale public ou de rassemblement de personnes non autorisé. Il faut qu'il y ait quelque inconvenance pour que nous nous en mêlions.

— Mais Monsieur, objecta Monsieur Rybka en s'agitant avec mécontentement, comment cela vous suffit-il ? Il est question ici... d'une chose si étrange... de quelque chose de si mystérieux... et vous... »

Monsieur Bartošek hocha les épaules. « Et moi je laisse tomber. Monsieur, voulez-vous que je fasse supprimer cette trace pour qu'elle ne dérange plus votre tranquillité nocturne. Je ne peux rien faire de plus. Vous n'entendez rien ? Aucun pas ? C'est notre ronde. Alors il est déjà deux heures et sept minutes. Bonne nuit, Monsieur. »

Monsieur Rybka accompagna le commissaire au-delà de sa porte. Au milieu de la rue, il y avait encore cette suite de pas interrom-

pue et incompréhensible. L'agent s'approchait sur l'autre trottoir.

«Mimra, appela le commissaire, vous avez du nouveau?»

L'agent Mimra salua. «Globalement rien, Monsieur le Commissaire, déclara-t-il. Là-bas, au numéro dix-sept, une chatte miaulait dehors. Alors j'ai sonné pour qu'on la laisse rentrer à l'intérieur. Au numéro dix, ils n'avaient pas fermé la porte. À l'angle, ils ont défoncé la rue et n'ont pas mis de lanterne rouge et, chez Marchik, l'épicier, le panneau d'affichage s'est desserré d'un côté. Au matin, il faudra l'enlever pour qu'il ne tombe pas sur la tête de quelqu'un.

– C'est tout?

– C'est tout, fit l'agent Mimra. On devra sabler les trottoirs demain matin pour que personne ne se casse une jambe. Il faudrait sonner partout à six heures.

– Alors c'est bien, dit le commissaire Bartošek. Bonne nuit!»

Monsieur Rybka jeta encore une fois un coup d'œil sur ces traces qui menaient vers

l'inconnu. Mais, à l'endroit où se trouvait la dernière, il y avait à présent les deux profondes empreintes des chaussures de service de l'agent Mimra; et ces larges empreintes, à partir de là, se poursuivaient en une ligne distincte et régulière.

«Merci Seigneur», soupira Monsieur Rybka, soulagé, et il alla dormir.



Classée sans suite,
un film de Patrick Viret (2022)
adapté des Traces.

Site Internet de Patrick Viret:
<https://patrickviret.com>

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Karel Čapek

**Trois enquêtes
du commissaire Bartošek**

*Merci d'indiquer ici la boîte à livres
(commune, code postal...)
où vous avez emprunté cet ouvrage.*

*Quand les deux pages seront remplies,
merci de les prendre en photo et de les envoyer à :
edi.deleatur@gmail.com*

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenue, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. *« Fêque Niouws », la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une! (pastiches de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.*
7. *Collectif, Chiennes de vies! (biographies imaginaires), 2021.*
8. *Groupe alpin du Gros-Caillou, Expédition au K2, 2021.*
9. *Pierre Laurendeau, Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. *Collectif, 31 vues sur rue, 2022.*
11. *Sâr Qizil Geri, Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. *Pierre Laurendeau, Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. *Collectif, Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. *Ramón Alejandro, Armando López Salamó, 146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. *Moi, Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. *Yak Rivaïs, Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. *Pierre Laurendeau, La Folie des bords de Loire, 2022.*
21. *Collectif, 30 Nouvelles Vues sur rue, 2022.*
22. *L'Ami du Clergé (extraits), 2023.*
23. *Yak Rivaïs, Maraboud'ficelle, 2023.*
24. *Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, La Frontière, 2023.*
25. *Comtesse de Ségur, Un bon petit diable (révisé), 2023.*
26. *Pierre Laurendeau, L'horrible meurtre au petit noir, 2023.*
27. *A. Doriac et G. Dujarric, Discours modèles... (extraits), 2023.*

28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.
31. Pierre Laurendeau, *Le droit d'auteur est-il soluble dans la démocratie?* 2023.
32. Pierre Laurendeau, *Moche ou la Quête du Rabot*, 2023.
33. Pierre Charmoz, *La marmotte dans tous ses états*, 2023.
34. Collectif, *33 Nouvelles nouvelles vues sur rue*, 2024.
35. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 2024.
36. Patrick Boutin, *Graines de Chouïa*, 2024.
37. Collectif culturel du Gros-Caillou, *Le Gros-Caillou dans tous ses états*, 2024.
38. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Les sports de montagne aux Jeux olympiques*, 2024.
39. Pierre Charmoz, *Les Alpes pittoresques*, 2024.
40. Copilot, *Le Balai et l'Aspirateur (à la manière de Philippe Sollers)*, 2024.
41. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La Science illustrée*, 2024.
42. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Notes d'exploration dans les monts Znaya*, 2024.
43. P. Charmoz, Copilot, *Sous le ciel vaste et glacé*, 2024.
44. *La Sango de la Marmoto / Le Sang de la Marmotte* (traduit de l'espéranto par Sylvain Erdepoinzé), 2024.
45. Jacques Le Mineur, *Abrégé de désespéranto et autres textes*, 2024.
46. *Abolition de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises* 2024.
47. Collectif, *Hommage à F'murrr*, 2024.
48. Waldo / Le Flâneur / Nathalie Ferrand-Stip, *Mosaïques en clin d'œil*, 2024.
49. Collectif, *29 (re)Vues sur Rue*, 2024.
50. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres*, 2025.
51. Patrick Boutin, *Péli-Mélo*, 2025.

52. Alain Zalmanski, *Dingbats – rébus typographiques*, 2025.
53. Sylvain R:é, *Ze Cure*, 2025.
54. Purée, *Banane et Kalachnikov*, 2025.
55. Pascal Proust, *Catalogue des modèles standards*, 2025.
56. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La statistique, c'est élastique*, 2025.
57. Collectif, *Le Désir au féminin*, 2025.
58. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres (volume 2)*, 2025.
59. Alain Zalmanski, *Récréations mathématiques*, 2025.
60. Jean-Paul Plantive, *Vers holorimes*, 2025.
61. BoB, *Prototypes voués aux échecs*, 2025.
62. Joël Henry, *Le Laphotex*, 2025.
63. Olivier Joseph, *Pasteur et les Alpes du Sud*, 2025.
64. *Le Carnet noir*, 2025.
65. Christophe Petchanatz, *Fragments de Journal*, 2026.
66. Patrick Boman, *Brève Histoire du Frederick et de son équipage*, 2026.
67. Pierre Laurendeau, *Les Aventuriers de Pi*, 2026.
68. Toustes et Ceux, *Petit traité de l'inclusivité-e*, 2026.
69. Sylvain R:é, *La Marmotte se rebiffe!*, 2026.
70. Olivier Joseph, *Le Diable dans la chaudière*, 2026.
71. Pierre Laurendeau, *Un refuge dans les hauteurs*, 2026.
72. Pierre Laurendeau, *Les Poinçons de John Baskerville*, 2026.
73. Zuberto, *Caractérisation physiologique d'une polarisation ortho-biquadratique sur le système phonosympathique du cortex infrasupinal chez le grimpeur soumis à une chute soudaine et imprévisible*, 2026.
74. Yves Letort, *Brimborions et Coquecigrues / 1*, 2026.
75. Pierre Laurendeau, *Contre la littérature*, 2026.
76. Céline Maltère / Jean-Paul Verstraeten, *Les Contes de la Reine et autres saynètes*, 2026.
77. Patrick Boutin, *Abic-Abac*, 2026.
78. Pierre Laurendeau, *Le Jardin prodigieux (sotie)*, 2026.

79. Ouisi, *Mémoires (posthumes) d'une emmerdeuse*, 2026.
80. *Le mystère reste en tiers / Une enquête d'Alex Gogo*, 2026.
81. Karel Čapek, *Trois enquêtes du commissaire Bartošek*
(trad. Patrick Viret), 2026.

Dans la même collection...



Achévé d'imprimer
en octobre 2026
pour le compte du Club Samizdat,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603 route du Ponteil
05310 Champcella
ISBN 978 2 86807 407 2
<https://deleatur.fr>

Dépôt légal : octobre 2026

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.